

Vol II.

EDITION HEBDOMADAIRE-MONTREAL, MERCREDI, 12 OCTOBRE 1853.

LITTERATURE.

SCENES DE LA CHOUANERIE.

LE SONNEUR DE CLOCHE.

III.—Suite.

LA ROSE.—MORT DE CELESTE.

—Ah! malleureuse, c'était un piège! s'écria La Rose en se tournant vers la vieille femme stupéfaite.

—Dis un hasard, répondit Ragueneau, ou plutôt la volonté du bon Dieu, car tu es venue ici pour recevoir le paiement de tes œuvres.

—Il avait armé un de ses pistolets. La Rose voulut tirer son sabre; Eulalie et la cabaretière se jetèrent entre eux.

—On ne se bat pas ici, cria la vieille femme avec autorité.

—Ne le tuez pas, Maurice, ajouta mademoiselle Boguais suppliante.

—Pas de sang! pas de sang! murmura Céleste, qui s'était redressée et qui comprenait à demi.

—Ne voyez-vous pas que, si je le laisse aller, le gueur va nous dénoncer! reprit Ragueneau, dont la main tourmentait la batterie du pistolet.

—Non, interrompit La Rose, pâle d'épouvante, je jure devant le Christ...

—Ne jure point, Judas! cria Maurice, je te dis que tu nous trahira.

—Eh bien! partons, partons, dit Eulalie. Ragueneau désigna Céleste du regard.

—Mais elle, dit-il plus bas, comment l'emmener?

—Dites au citoyen médecin de la guérir, fit observer la cabaretière.

—Elle a raison! s'écria Eulalie, il saura la soulager peu à peu, s'en va, et si vous pouvez la sauver, nous oublierons tout, nous vous pardonnerons tout, nous vous bénirons!

—Elle avait entraîné La Rose près du lit de sa sœur, déjà retombée dans son délire. Maurice comprit qu'après tout, la violence ne pouvait servir qu'à accroître le péril; il abassa son arme et attendit.

—L'ancien valet de chambre s'était approché de la malade avec quelque hésitation; mais, à ce dernier mouvement du sonneur de cloche, il parut se rassurer. Eulalie lui raconta rapidement ce qui lui était arrivé, détaillant les souffrances de Céleste avec cette sagacité émue dont les femmes seules ont le privilège.

—A mesure qu'elle parlait, le regard faux de La Rose reprenait son expression de basse effronterie; il y eut même un moment où un reflet de joie l'idéeuse traversa ses traits, mais ce ne fut qu'un éclair. Il sembla se consulter.

—Ceci n'est qu'une crise, dit-il enfin.

—Mais ne peut-on la calmer? interrompit Eulalie.

—Et mettre la malade en état de repartir? acheva Maurice.

—La Rose attacha sur mademoiselle Boguais un regard étrange.

—On le peut, dit-il.

—Ainsi, vous avez un remède? ajouta le sonneur de cloche.

—J'ai un remède.

—Que vous pouvez préparer ici?

—Sur le champ.

—Voyez alors.

La Rose se fit apporter un verre à demi plein d'eau, y versa le contenu d'un petit flacon fermé dans une trousse de voyage, et fit boire le mélange à la malade.

étoilées, les arbres de la route, les auberges solitaires, les hameaux silencieux, passer rapidement comme les images fugitives d'un rêve. Ce fut seulement aux premières lueurs du jour, et en sentant le fourgon s'arrêter, qu'elle sortit de cette demi-extase.

Les fugitifs se trouvaient devant une maison écartée; la porte s'ouvrit, des voix amies appelèrent Eulalie et Céleste; elles étaient arrivées!

Après le premier échange d'embrassements et de larmes, on porta Céleste, toujours sans mouvement, sur le canapé d'un petit salon. Ce fut alors seulement que Maurice, surpris de cette persistante immobilité, se pencha vers elle avec inquiétude.

On n'entendait plus que le bruit de son haleine. Il toucha ses mains; elles étaient froides. Il tourna vivement son visage vers la lumière; les narines étaient contractées, les lèvres couvertes d'une écume desséchée, les yeux vitreux et ouverts. Saisi d'épouvante, il appela Eulalie et ses hôtes, qui crurent d'abord à un évanouissement; mais tous les soins donnés à la jeune fille restèrent sans résultat.

Enfin, le médecin de la famille, secrètement appelé, arriva et déclara qu'elle était morte empoisonnée!

Le désespoir d'Eulalie, en attirant d'abord toute l'attention et toutes les sympathies, empêcha de prendre garde à celui de Maurice. Frappé par ce coup inattendu, il lui sembla que quelque chose se b'âtait en lui.

Sa douleur fut d'abord si cruelle, qu'il se sentit chanceler et qu'il s'appuya au mur les mains jointes. Cependant, il conserva assez la conscience de lui-même pour ne faire aucune démonstration, pour ne pousser aucun cri.

Un air profond du désespoir, l'homme perdit rarement son orgueil, et l'impossibilité de traduire dignement sa douleur lui en fit réprimer l'expression. Debout, vis-à-vis du canapé sur lequel reposait la morte, le sonneur de cloche ne fit entendre ni regrets, ni plaintes. Qu'aurait-il pu dire qui put rendre ce qu'il sentait? Une larme retenue glissa à peine, malgré lui, sur sa joue brunie; encore fut-elle aussitôt séchée.

Un flot de sang monta, tout-à-coup, à son visage pâle, ses yeux humides étincelèrent. L'idée de la vengeance venait de traverser sa douleur et de lui donner, pour ainsi dire, une issue. Il s'élança hors du salon, courut au fourgon, détela un des chevaux, et lui enfonça au flanc son éperon, il reprit au galop le chemin de Nozay; mais, lorsqu'il arriva au cabaret, il n'y trouva plus que la vieille femme. La Rose avait disparu.

Pendant huit jours, Maurice chercha partout La Rose au risque d'être lui-même découvert. Ses recherches furent inutiles; selon toute apparence, l'ancien valet avait quitté le pays. Forcé de renoncer à cette dernière espérance, le sonneur de cloche retourna Chanzéaux. Ces huit derniers jours l'avaient tellement changé que Marie-Jeanne eut peine à le reconnaître; en le voyant, elle joignit les mains et s'écria:

—Il est arrivé malheur à la demoiselle.

Ragueneau fit, de la tête, un signe affirmatif et s'assit au foyer. L'explication entre le frère et la sœur n'alla jamais plus loin. Ce fut indirectement et par hasard que la jeune fille apprit, quelques mois après, la mort de Céleste et celle de madame Boguais qui venait de succomber en prison.

—Il est arrivé malheur à la demoiselle.

Ragueneau fit, de la tête, un signe affirmatif et s'assit au foyer. L'explication entre le frère et la sœur n'alla jamais plus loin. Ce fut indirectement et par hasard que la jeune fille apprit, quelques mois après, la mort de Céleste et celle de madame Boguais qui venait de succomber en prison.

—Il est arrivé malheur à la demoiselle.

Ragueneau fit, de la tête, un signe affirmatif et s'assit au foyer. L'explication entre le frère et la sœur n'alla jamais plus loin. Ce fut indirectement et par hasard que la jeune fille apprit, quelques mois après, la mort de Céleste et celle de madame Boguais qui venait de succomber en prison.

—Il est arrivé malheur à la demoiselle.

Ragueneau fit, de la tête, un signe affirmatif et s'assit au foyer. L'explication entre le frère et la sœur n'alla jamais plus loin. Ce fut indirectement et par hasard que la jeune fille apprit, quelques mois après, la mort de Céleste et celle de madame Boguais qui venait de succomber en prison.

—Il est arrivé malheur à la demoiselle.

Ragueneau fit, de la tête, un signe affirmatif et s'assit au foyer. L'explication entre le frère et la sœur n'alla jamais plus loin. Ce fut indirectement et par hasard que la jeune fille apprit, quelques mois après, la mort de Céleste et celle de madame Boguais qui venait de succomber en prison.

—Il est arrivé malheur à la demoiselle.

Ragueneau fit, de la tête, un signe affirmatif et s'assit au foyer. L'explication entre le frère et la sœur n'alla jamais plus loin. Ce fut indirectement et par hasard que la jeune fille apprit, quelques mois après, la mort de Céleste et celle de madame Boguais qui venait de succomber en prison.

—Il est arrivé malheur à la demoiselle.

Ragueneau fit, de la tête, un signe affirmatif et s'assit au foyer. L'explication entre le frère et la sœur n'alla jamais plus loin. Ce fut indirectement et par hasard que la jeune fille apprit, quelques mois après, la mort de Céleste et celle de madame Boguais qui venait de succomber en prison.

—Il est arrivé malheur à la demoiselle.

Ragueneau fit, de la tête, un signe affirmatif et s'assit au foyer. L'explication entre le frère et la sœur n'alla jamais plus loin. Ce fut indirectement et par hasard que la jeune fille apprit, quelques mois après, la mort de Céleste et celle de madame Boguais qui venait de succomber en prison.

—Il est arrivé malheur à la demoiselle.

Ragueneau fit, de la tête, un signe affirmatif et s'assit au foyer. L'explication entre le frère et la sœur n'alla jamais plus loin. Ce fut indirectement et par hasard que la jeune fille apprit, quelques mois après, la mort de Céleste et celle de madame Boguais qui venait de succomber en prison.

—Et tu veux que la paroisse soit de la même couleur? demanda ironiquement Ragueneau; tu n'as pas honte de voir le feu et le sang couler comme de l'eau sur la terre où tu es né? Laisse vos armes alors; prenez chacun une pioche, et allez creuser la fosse où l'on jettera les corps de ceux que vous aimez.

—Par le Christ! il a raison, s'écria un chasseur de Stofflet; nous ne méritons pas d'avoir des femmes et des enfants, puisque nous ne savons pas les mettre à l'abri.

—Il faut défendre le village! répétèrent plusieurs voix.

—Défendons! répéta Musseau avec une sombre indifférence; mais qu'on nous dise seulement où nous devons aller.

—Au clocher! cria Maurice; dans le clocher, nous pouvons résister à une armée.

—A ces mots, il y eut avec seize compagnons. Dix de leurs femmes et de leurs sœurs voulurent les suivre; Marie-Jeanne était à leur tête. L'abbé Blauvillain, prêtre assermenté, se joignit à eux. Des munitions et des vivres, rassemblés à la hâte, furent portés dans la tour.

Celle-ci s'élevait seule au milieu des débris noirs sur les flammes. La flèche dont elle était couronnée, l'église qu'elle dominait, tout avait été incendié quelque temps auparavant; l'escalier même était détruit.

Il fallut des échelles pour atteindre l'ouverture qui perçait la voûte et arriver au réduit où les cloches se balançaient autrefois. Ragueneau ferma cette brèche avec des poutrelles; il construisit un échafaudage à la hauteur des meurtrières de la tour, et plaça un combatant près de chaque ouverture. Les femmes restèrent derrière pour charger les fusils.

Lorsque les bleus arrivèrent, tout était prêt, et le premier officier qui parut fut abattu par Maurice. L'attaque commença aussitôt, mais les balles des républicains ne pouvaient atteindre les défenseurs du clocher, dont, au contraire, tous les coups portaient. Ragueneau, debout à une des ouvertures, reprochait aux assaillants, l'une après l'autre, leurs sanglantes expéditions. A chaque coup tiré par lui, il criait:

—Voilà pour les quinze femmes fusillées par le général Grignon! Voilà pour les enfants égorgés à la Bellière! Voilà pour les maisons brûlées au Plessis, à St-Ambroise, au Cornier, aux Bretèches, à la Vérouillère!

Et, à chaque reproche, on voyait tomber un soldat; le cimetière fut bientôt couvert de morts. Les républicains, découragés, suspendirent le feu, reculérent, et il y eut une pause.

Lorsque la fumée qui remplissait le clocher fut dissipée, les Vendéens purent se compter; aucun d'eux n'était blessé. Les femmes échangèrent un regard d'espérance inquiète.

—Voilà les bleus qui s'éloignent, dit le chasseur de Stofflet.

—Ils abandonnent leurs morts, ajouta un paysan.

—Dieu est avec nous! s'écria l'abbé Blauvillain.

Musseau contemplant sa relique d'un air morne.

—L'aurole est rouge! l'aurole est rouge! murmura-t-il tout bas.

—A vos meurtrières! interrompit Ragueneau; les voilà qui reviennent.

Des bleus entraient, en effet, dans le cimetière en poussant devant eux une charrette de paille et de fagots, dont ils se faisaient un rempart. Il y en eut quelques-uns de tués; mais les autres parvinrent jusqu'à la tour et y firent entrer la chariot. Maurice, qui avait deviné leur intention, écarta vivement les poutrelles qui fermaient l'ouverture de la tour; un des soldats tenait déjà une torche qu'il approcha des fagots entassés; un coup de feu partit, il tomba, et la torche alla s'éteindre dans son sang. Mais d'autres accouraient de tous côtés; la fusillade cessa aux meurtrières pour se concentrer sur le rez-de-chaussée de la tour. Les républicains frappés l'un après l'autre, se succédaient sans interruption; l'héroïsme de l'attaque égalait l'héroïsme de la défense. Tout à coup, un cri de joie éclata parmi les assaillants: une leur brille, l'incendie est allumé; il monte, il serpente le long des murs, il atteint les poutrelles. Ragueneau et ses compagnons, suffoqués par la fumée, sent forcés de regagner l'échafaudage supérieur, mais la flamme les y poursuivit. L'ennemi, désormais secondé par le feu, dirigea mieux ses coups; plusieurs Vendéens sautèrent atteints. L'abbé Blauvillain, blessé, s'épouventa et cria qu'il faut se rendre.

—Silence! monsieur, dit Ragueneau, remerciez Dieu de sa bonté, car vous avez trahi votre foi, et il vous donne occasion de racheter cette faute par le martyre.

L'abbé baissa la tête, reçut une nouvelle blessure et tombe en joignant les mains.

Cependant, le feu a gagné de proche en proche; des langues de flamme percent l'échafaudage couvert de blessés de toutes parts. Ceux qui survivent se réfugient sur les entablements, s'accrochent aux corniches. Pierre Bureau, le dernier de cette lamentable famille égorgée à la déroute du Mans, est tué au moment où il cherche un refuge.

Ragueneau, noir de poudre et couvert de sang, continue le combat. Suspendu à une des meurtrières, il décharge les armes que lui prépare Marie-Jeanne. Un coup de feu l'atteint, il n'y prend pas garde; un second le frappe, il n'y prend pas garde; un troisième le frappe, il persévère; mais deux balles lui trouvent en même temps la poitrine, son arme lui échappe!

—Enfin! murmura-t-il à demi-voix comme un prisonnier qui sent venir la délivrance. Et il s'abîme au milieu des flammes.

—Maurice, attendez-moi! cria Marie-Jeanne, qui ouvre les bras et se laisse aller après lui dans la fournaise.

Les bleus, témoins de cet horrible spectacle, se troublent eux-mêmes et cessent de tirer. L'officier commandant propose la vie aux survivants.

—Rendez-vous! rendez-vous! crient mille voix.

—Non, dit le chasseur de Stofflet, tuez-moi!

Une balle lui répond, il tombe en disant: —Je meurs pour le Dieu qui est mort pour moi!

de la liberté qui faisait mourir; la haine était surtout un malentendu.

La nuit fut un combat prolongé pendant un jour entier. Des échelles furent dressées, et les bleus aidèrent leurs prisonniers à descendre. En voyant ces femmes demies nues et égarées de désespoir, les plus durs se sentirent émus. Quelques soldats jetèrent leurs manteaux sur les épaules de ces pauvres filles, qui, à cette marque de bonté, fondirent en larmes; on les conduisit à Chemillé, où elles demeurèrent jusqu'à la pacification.

La lutte entre les idées était désormais finie; Dieu avait décidé. La grande Vendée, la seule qui ait eu un caractère héroïque et populaire, venait de s'éteindre, comme Maurice, dans les flammes du clocher de Chanzéaux. Les dragons de la république semblaient emporter dans leurs manteaux, avec ces femmes veuves et désolées, le symbole même du passé. La tradition antique était vaincue, la France appartenait pour toujours à l'esprit nouveau.

FIN.

EMILE SOUVESTRE.

LA VIE A NEW-YORK

DEUXIEME PARTIE.

DOWN-TOWN.

CHAPITRE IX. (*)

La nuit promise ses sombres ailes sur l'île de Manhattan. La pluie tombe par torrents, de grands éclairs blafards sillonnent les nues et le tonnerre mugit sourdement dans le lointain. Des milliers de voitures circulent rapidement le long de Chatham street et du Bowery, dont les trottoirs sont à peine illuminés. Cependant malgré l'affluence des omnibus et autres véhicules, les piétons sont nombreux près de Chatham Square. Les uns marchent abrités sous un parapluie de coton, souvent déchiré à tel point qu'il sert plutôt à former gouttière sur la tête de son propriétaire qu'à l'abri-ferment sans crainte de la pluie ni de la tempête. Avec un peu d'attention, on nombre de ceux-ci, nous pourrions reconnaître notre ami Pepe. Toutefois au lieu de traquer une lique droite, le brave Mexicain se contente d'opérer une incessante marche suivie de sa contre-marche. Pepe s'est prévenu complet de toile godaillée, le petit chapeau rond, au bord élargi par derrière, des manoirs, les grandes bottes de caoutchouc, montant jusqu'au genou. Il paraît fortement contrarié et jure en frappant vigoureusement dans les mains.

—Carajo! je commence à croire qu'elle ne viendra pas. La sottie! la bégueule! la chipie! manquer à un rendez-vous, le soir où la poche de Pepe craque sous le poids des doudous. Diabla! y a des femmes qu'a pas de nez!

—Hallo! c'est vous, signor Pepe!

—Oui, c'est moi, répliqua l'ex-lévrier d'un ton bourru. Qui es-tu, toi?

—Ne vous rappelez-vous pas mon physique!

—Que le diable t'emporte avec ton physique! Il fait plus noir ici que dans la cale d'un brick; comment veux-tu que je voie ton museau!

—Ah! signor Pepe, vous faites usage d'un choix d'expressions... rare.

—Vas-tu pas me turabuster maintenant?

—Non, non, je n'en aurais garde. Je me nomme François, le serrurier François, vous souvenez-vous?

—Si, c'est toi que j'ai vu hier à Brooklyn?

—Moi-même, signor, moi-même.

—Tu fais partie de la gang?

—Un peu, comme dit l'autre.

—Bon; que me veux-tu?

—Moi! oh! rien signor, vous payer une gog (1) si ça vous est agréable.

—Tu as donc de la brasse! (2)

François frappa sur son gousset qui rendit un son argentin.

—Je n'ai pas le temps maintenant, dit Pepe; j'attends quelqu'un, ma senora. Mais si tu me précède, au théâtre du Bowery, je t'y rejoindrai avant dix minutes. Là, nous ferons plus ample connaissance. Ça va-t-il?

—Adopté, répondit François. Pendant ce temps je tâcherai de m'accorder d'une large...

Il partit et Pepe reprit sa promenade. —Huit heures et s'écria-t-il avec dépit, en attendant sonner l'horloge de City Hall. Maudite bécaïse, je n'aperçois pas encore le bout de son bec, et je patage dans la boue comme un sanglier de basse-cour! Redescendons jusqu'à Pearl street, ça m'aidera à tuer le temps.

theatre. Une foule considérable se pressait devant le bureau du contrôleur; on était au samedi, les ouvriers avaient touché leur semaine, et ils accouraient en dépenser une partie au spectacle. Le couple fit queue durant quelques minutes; puis, en jouant des coudes, du poing et des jambes fin par gagner le vasistas où l'on distribuait les billets d'entrée.

—Quelle place prenons-nous? demanda le Mexicain à sa compagne.

—Va pour une box, dit notre homme en sortant imprudemment le petit sac de cuir qu'il portait sur sa poitrine en guise de sachet.

Il desserra à peine les cordons, enfouça les doigts; mais au lieu d'un quatre chelias qu'il voulait en extraire, il tira d'abord un aigle de dix dollars. Il laissa vivement retomber la pièce, tremblant que sa maîtresse ne l'eût aperçue. Il était trop tard! sans avoir l'air de l'observer, Colдера n'avait pas perdu un seul de ses mouvements. Son oeil d'aigle avait calculé et la rotundité du crapaud (3), et la valeur de la pièce.

—Tiens, tiens, tiens, se dit-elle en elle-même, pendant que Pepe mettait tout en œuvre pour réparer sa maladresse. Le loaf (3) est calé; et il comptait contre moi un tour de passe-passe. Prends garde de te couper, mon amour de Pepe! Tu as là de beaux dollars qui demain ne te chargeront pas l'estomac.

—Allons! dit le Mexicain, j'ai les tickets (4). Montons-nous!

—Certainement, certainement, répondit la Coldera.

Bras-dessus, bras-dessous, ils atteignirent la deuxième galerie et se parquèrent dans une sorte de loge qui renfermait déjà une vingtaine de personnes.

La vaste salle du Bowery était remplie depuis le parterre jusqu'au paradis. Sept à huit mille individus au moins y étaient assés pêle-mêle comme des harengs dans une batiqne. Quelques bec de gaz clairsemés projetaient une clarté douteuse autour de la première galerie, les trois autres n'étant pas éclairées restaient dans une demi-obscurité. Douze ou quinze mélodions, armés d'instruments de cuivre faussés composaient l'orchestre rangé au pied de la scène; le long d'une balustrade qui séparait ces quismusiens du pit (5) se pressaient des gens armés de baguettes, dont ils frappaient, à intervalles inégaux, les planches afin de rappeler au silence, la colube murmurante, riante, sifflante, applaudissante, vociférante, hurlante, qui combait l'immense amphithéâtre. C'était quelque chose de colossal, de gigantesque, de mammoth (pour me servir de l'expression anglaise) que cette multitude agglomérée, dont les mille têtes disparates se dressaient parfois comme une seule tête, dont les mille bouches s'ouvraient parfois comme une seule bouche, pour saluer l'apparition d'une actrice privilégiée, ou écraiser un acteur detesté.

Que de passions couvaient au fond de tous ces cœurs, que de desseins s'élaboraient dans tous ces cerveaux; que de vices, que de crimes, que de monstruosités se coudoaient au sein de cette arène. C'était le pandémonium de Milton, l'enfer du Dante, le Roldesheim de Gothaan. C'était une chose unique, le Bowery, lors d'une représentation extraordinaire! Parcourrez l'Europe, l'Asie, l'Océanie, et vous ne trouverez pas analogue aussi hétérogène, aussi monstrueux que celui au milieu duquel vous tombez, si, un samedi soir, il vous prend fantaisie de vous aventurer dans les couleurs du théâtre populaire de New-York. En présence de ce phénomène, l'imagination est veuve de couleurs, l'esprit en jachère, la plume, une lettre morte, le pinceau, frappé de stérilité. Que vous ayez assisté à de tumultueuses révolutions; que vous ayez contemlé les attroupements de la canaille irrite, que vous ayez été témoin d'une épouvantable tempête, et, je vous l'assure, vous ne pourrez encore vous défilir l'aspect du Bowery theatre.

H. EMILE CHEVALIER.

(La suite au prochain numéro.)

Correspondance Officielle

ECHANGE ENTRE M. HULSEMANN, MINISTRE DE L'AUTRICHE A WASHINGTON, ET M. MARCY, SECRETAIRE D'ETAT DES ETATS-UNIS, AU SUJET DE KOSZTA, REFUGIE HONGROIS. (6)

M. le Ministre d'Autriche Hulsemann à M. Marcy.

Legation d'Autriche, Washington, 29 oct. 1853.

M. Hulsemann commence par déclarer qu'il a reçu de son gouvernement l'ordre d'adresser au département d'Etat cette note officielle.

Suivant lui, M. Weckbecker, consul général d'Autriche à Smyrne, était dans la limite de ses droits réguliers en faisant arrêter et mettre à bord du Hussard Martin Koszta, coupable d'avoir violé l'engagement qu'il avait pris de ne pas remettre le pied dans le territoire ottoman. Le consul américain, M. Olney, et le commandant du St. Louis ayant fait des représentations, fondées sur le fait que Koszta était naturalisé citoyen américain, M. de Weckbecker se convingnit en personne, par les réponses du prisonnier lui-même, que celui-ci n'avait pas la qualité de citoyen des Etats-Unis et n'était même pas muni d'un passeport américain.

De son côté, le 27, et le 29 juin, le chargé d'affaires intérimaire des Etats-Unis à Constantinople, M. Brown, adressa à l'intention d'Autriche, baron de Bruck, la demande de la mise en liberté de Koszta. La seconde fois, cette demande était accompagnée d'une déclaration signée par Koszta à New-York, le 31 juillet 1852. M. de Bruck répondit qu'il ne pouvait considérer le prisonnier comme relevant d'une puissance étrangère tant que les liens qui l'unissaient à son pays n'étaient pas légalement dénoncés.

Le M. Hulsemann copia textuellement la déclaration signée par Koszta :

« Moi Martin Koszta, je déclare sous la foi du serment, être de bonne foi dans l'intention de devenir citoyen des Etats-Unis, et de renoncer à jamais toute allégeance et fidélité envers tout prince, potentat, état ou souveraineté quelconque, et particulièrement avec l'empereur d'Autriche.

(1) Bar—Logos.

(2) Crapaud—Bourse.

(3) Loaf—diminutif de loafers.

(4) Tickets—Billet.

(5) Pit—Parterre.

(6) L'analyse de la note de M. Hulsemann est empr. de au Courrier des Etats-Unis et celle de la réponse de M. Marcy, au Répüblicain.

« Prêt serment en plein tribunal, ce 31 juillet 1852, par devant moi, greffier de la cour de... Signé: MARTIN KOSZTA.

« Je, greffier de la cour de... qui est une cour d'enregistrement, ayant juridiction commune, avec secou et greffier, certifie que ce qui précède est une copie véritable de la déclaration originale de M. Koszta, de dessein un citoyen des Etats-Unis, laquelle demeure en mon bureau.

« En témoignage de quoi, j'ai signé mon nom, et apposé le sceau de la dite cour, ce 31 juillet 1852.

« M. Hulsemann s'étonne d'abord qu'on ait fondé une réclamation sur une pièce qui laisse en blanc le nom de la cour devant laquelle Koszta aurait prêt serment, ainsi que celui du greffier dépositaire de la déclaration, et dont la prétendue légalisation ne porte ni sceau ni signature.

Mais en admettant même l'authenticité de la déclaration et la capacité légale de Koszta à rompre les liens qui l'attachent à son pays natal, le document ne constaterait que son intention de devenir citoyen des Etats-Unis.

La question s'aggrave le 2 juillet d'un « nouvel et lamentable épisode. » M. Ingraham, commandant le St. Louis, signifié au commandant du Hussard d'avoir à lui remettre Koszta, avec menace de s'en emparer de vive force, si la remise n'a pas eu lieu avant 4h. de l'après-midi. L'officier autrichien refuse, comme on devait s'y attendre, et se prépare à repousser à son tour la force par la force. Le consul général prévient la collision qui devenait imminente « dans un port neutre, » et qui aurait abouti à la destruction d'une partie de la ville de Smyrne, ainsi que de navires de toutes nations, en consentant à ce que Koszta fut remis à la garde du consul de France.

C'est dans ces circonstances que le gouvernement autrichien a résolu de s'adresser à celui des Etats-Unis.

Le débat embrasse deux questions

